

d'une œuvre de cette valeur ; c'est un honneur pour la ville qui l'a vu naître. Or, voici comment le *Lyon-Journal* en rend compte :

« La littérature lyonnaise en s'enfermant dans l'archéologie s'est vouée de parti pris à la tâche la plus ingrate que puisse s'imposer une littérature, et dont le double inconvénient est de la condamner à une inutilité apparente qui la rend complètement impopulaire, et de tarir promptement la source de son inspiration.

« Cette pauvre littérature lyonnaise est une plante maldive et languissante qui s'éteint lentement dans l'obscurité, et à laquelle un rayon de soleil et une transplantation rendraient un peu de sève et de vie. Nulle semence ne croît dans un terrain pierreux, et Dieu sait si les pierres encombrant son champ. Elle croit tellement ne pouvoir s'en passer que lorsqu'il lui en manque chez elle, elle court en demander à ses voisins. Les départements environnants ont été fouillés dans tous les sens par ces hommes infatigables, et pas un moellon, soupçonné de promiscuité avec les Romains, n'a pu dérober son humble personnalité au triomphe du *Rapport lu en séance publique*.

« La *Revue du Lyonnais*, par exemple, est un journal où les gens d'esprit ne sont pas rares ; elle est dirigée, du reste, par M. Aimé Vingtrinier, et la liste de ses collaborateurs compte des noms célèbres. Eh bien ! dans ce recueil, éminemment local, il est effrayant de voir comme les pierres abondent. C'est une manie, une rage, j'allais dire une maladie. Il est difficile, avec de pareilles habitudes, d'échapper aux railleries de la jeune presse, peu soucieuse de savoir si les Gaulois se frottaient les lèvres avec de l'ail avant d'aller dans le monde, et si les Romains se servaient de cure-dents. Cette jeune presse, beaucoup plus préoccupée de l'a-